

Éric Mangin

Néron mon Amour
Confidences de Sporus



Du même auteur:

<i>Le lit de Messaline</i>	éditions Héraclite 2018
<i>Caligula, confession d'un tyran</i>	éditions Héraclite 2019
<i>Agrippine, mère de Rome</i>	éditions Héraclite 2020

Contacts :

AU BOUT DES MOTS - ÉDITIONS Abatos

26, RUE BROSSARD - 42000 SAINT-ÉTIENNE

Siret : 532515822000 – A P E : 9499Z

MAIL : contact@abatos.fr

www.abatos.fr

© 2023. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

I.S.B.N. 978-2-36598-213-9



Ils étaient nombreux ces « Puéri Delicatae », ces garçons chéris et délicieux, en cette seconde moitié du premier siècle. Ils avaient entre 6 et 12 ans, étaient beaux, dociles et serviables. Esclaves, ils naissaient souvent dans la maison de leur futur Maître ou étaient parfois achetés. Certains pouvaient sortir de maisons spécialisées à leur éducation. Tibère avait les siens, durant son séjour à Capri, et s'en faisait livrer régulièrement. Sénèque les appréciait lorsqu'ils perdaient leurs dents, trouvant cela amusant.

On ne saurait dire l'impact de ces pratiques sur la psychologie de ces enfants, dans une société les estimant normales. Toujours est-il que le christianisme, en accordant une place centrale au couple, à la fidélité, au mariage, rendra marginales ces dérives sexuelles, sans pour autant ne jamais vraiment les condamner.

Nos sociétés modernes, en accordant un statut à part entière à l'enfant, ont permis la condamnation de tels actes. Au premier siècle de notre ère, l'enfant devenait un petit homme dès l'âge de sept ans, mais lorsqu'il naissait esclave, il n'était rien durant toute sa vie. Pourtant ces puéri delicatae étaient des privilégiés parmi leurs confrères de servitude. Celui dont l'histoire va vous être narrée en est le plus célèbre.

OCTAVIE

Faut-il laisser approcher des jeunes gens ces personnes qui ont pour leur âge une inclination et une tendresse particulières, ou doit-on les en écarter ? Lorsque je vois des parents exacts et sévères ne vouloir pas souffrir auprès de leurs enfants ces sortes de personnes, de peur que leur vertu n'en souffre, je crains d'en donner le conseil ; mais quand je pense que Socrate, Platon, Eschine, Xénophon, Cébès et une foule d'autres grands hommes ont approuvé cet attachement, qu'ils s'en sont servis pour porter de jeunes gens à la culture des sciences, à l'étude de la politique et à l'amour de la vertu, je me sens fortement entraîné par tant d'autorités respectables [...]

Plutarque (45-127 ap, J.C). Œuvres Morales. Sur l'éducation des Enfants. (Chap. 15)1

À l'origine, je n'étais rien, juste le résultat d'un astucieux croisement entre deux beaux esclaves, sélectionnés par un Maître ambitieux. Par chance je naissais viable, sans tare particulière et l'on m'autorisa à vivre. À peine sorti de son ventre, je fus aussitôt enlevé à ma matrice pour être stocké parmi les futurs *pueri delicatae*, ou du moins ceux dont on espérait qu'ils le deviennent. De ce temps, toujours obscur dans ma mémoire, je garde le souvenir d'une matrone sévère et rigide ainsi que de quelques nourrices potelées. Je ne sus jamais mon âge, mais quelle importance puisque j'eus celui qu'on souhaitait me donner. Mais de ce rien au-

1 Traduit du Grec Par D. Ricard. 1844.

quel j'étais voué, les dieux me veillèrent et m'élevèrent au plus haut des hommes.

Très jeune je compris qu'à Rome, il valait mieux être beau que fort ou intelligent pour se faire remarquer, surtout si l'on naissait esclave. Ma peau était blanche et crémeuse, mes cheveux longs, blonds et bouclés, mes yeux bleus clairs, j'étais ce que mon Maître Secundus appelait : un bon investissement. Secundus était un riche sénateur consulaire et ce triple pléonasme lui valait d'être invité à la table Impériale et même parfois de recevoir le Prince de Rome.

Mon Maître possédait plus de quatre cents esclaves, dont une bonne vingtaine d'enfants. Seuls les plus beaux, les plus dociles et les plus doués parviendraient au rang de pueri, les autres seront vendus ou utilisés pour les basses besognes. Nous étions sous la responsabilité d'un affranchi grec du nom de Démoshène, chargé de nous éduquer et de nous enseigner nos tâches. Ces dernières consistaient à apprendre des pléiades de poèmes érotiques qu'il fallait réciter langoureusement. Nous apprenions aussi à danser, à servir et à satisfaire les désirs des invités de notre Maître. Je conserve un agréable souvenir de ce temps et de mon éducateur Démoshène. Il prenait tant à cœur mon apprentissage personnel qu'il n'hésitait pas à me rejoindre discrètement le soir pour m'enseigner la pratique de ses leçons. J'ai en mémoire qu'il m'appréciait davantage que les autres enfants. Souvent il me citait en exemple devant eux. J'étais de loin le plus beau et en grandissant, mon Maître s'intéressa à moi. Régulièrement il inspectait le devenir de

ses petits esclaves. Il en triait certains, ceux dont il estimait les voir mal grandir, en rajoutait d'autres, achetés ou faits maison. Mais à chacune de ses visites, son intention principale se portait sur moi. Il me prenait à part et se félicitait de ses choix en me contemplant avec satisfaction.

— Plus il grandit plus il lui ressemble ! disait-il à ses affranchis en me tapotant la joue avant de la pincer.

— C'est bien, me disait-il en me claquant la tête, c'est bien, continu comme cela.

J'étais fier et jaloué par tous mes concurrents.

Dès l'instant où l'on nous apprenait à lire et à écrire, nous étions certains d'être les élus pour enfin devenir *pueri delicatae*. Cet apprentissage me fut aisé et très vite je devins le préféré des invités de Secundus. Ma réputation se répandit jusqu'aux oreilles de l'Empereur et ce dernier voulut vérifier cette ressemblance que j'étais censé posséder. Mon Maître se surpassa afin d'honorer son prestigieux invité. Des semaines auparavant il peaufina tout dans les moindres détails et se ruina presque en mets rares et délicats. Gagner l'amitié d'un César coûtait plus cher que celle du peuple, mais le retour sur investissement était garanti. Le risque était grand : un banquet ennuyeux, un cuisinier malhabile, un serviteur maladroit pouvaient causer la ruine et la déchéance nobiliaire de Secundus. Aussi ce dernier, afin de s'assurer de la bienveillance de son convive, prévu de m'offrir en cadeau à ce fameux Maître. L'Empereur Néron était l'homme le plus puissant du monde. Il venait de faire assassiner sa mère pour, disait-on, épouser sans contrainte sa concubine. Ce matricide avait plongé les

Romains dans le trouble et le doute, mais le plus torturé de tous restait le criminel lui-même. Depuis ce meurtre, ses nuits se peuplaient de cauchemars, et le jour, il croyait apercevoir le spectre de sa mère².

La soirée fut réussie. Néron, accompagné de sa concubine Poppée et d'une vingtaine d'amis, d'affranchis, ceux qu'il nommait sa « petite cour privée, » s'amuserent avec grand appétit. Comme de coutume, nous devions apparaître au banquet lorsque les prudes et les austères l'auraient quitté. Nous nous tenions derrière un épais rideau, attendant de bondir comme des anguilles frétilantes, comme des biches au milieu des chasseurs. Enfin notre Maître battit des mains, nous apparûmes, déclenchant les cris de joie et de soulagement des invités.

Tandis que les flutes et les cymbales se mirent à retentir, Secundus me fit signe d'approcher en me lançant :

— Danse, danse devant nous !

— Le voici ! Auguste César ; qu'en penses-tu ?
Demanda Secundus à son impérial invité.

— Fais-le approcher, répliqua Néron.

D'un signe de mon Maître, je stoppai ma danse et vins vers eux. Secundus me saisit par le bras pour me placer droit devant l'Empereur. Ce dernier avança sa tête en plissant les yeux et se mit à me scruter, de haut en bas, de droite à gauche. Autour de nous se forma un groupe, d'hommes tout aussi attentif et qui semblait être constitué d'experts en jeunes esclaves puisqu'ils ne cessaient

2 Voir Agrippine Mère de Rome. Éditions Héraclite.

d'informer l'Empereur de leur avis à mon sujet. L'un d'eux tendit sa main pour saisir mon menton et ses doigts énormes compressaient mes joues. Soudain il me boucha le nez en m'ordonnant d'ouvrir la bouche, ce que je fis. Il inspecta ma dentition avant de tirer, d'un geste rapide, le linge masquant ma nudité pour en inspecter le contenu. Puis se tournant vers Néron, il lui murmura à l'oreille. L'Empereur se gratta le menton. Je devais avoir sept ans, peut-être huit, neuf, pas plus, mais je n'avais pas peur, bien au contraire, j'étais le centre de toutes les attentions. Soudain, l'Impératrice Poppée se redressa. Ils s'écartèrent aussitôt de moi. De sa banquette, elle avança délicatement son buste en avant pour me voir de plus de près. Je m'avançais et ressentis aussitôt l'agréable fraîcheur de ses parfums m'envahir. La rose, elle embaumait la rose. Elle me fixa attentivement un instant durant lequel, sa beauté, blanche, blonde et bouclée, ses longs yeux bleus, m'absorbèrent. J'imaginai la chaleur de ses bras, la douceur de ses seins. Je me mis à rougir.

— Alors qu'en dis-tu ? Demanda Néron à Poppée.

— C'est difficile à dire, répondit-elle, cependant je lui trouve un joli minois.

Néron, se grattant le menton tout en m'observant, demanda conseil à son entourage.

— Un peu, il y a quelque chose, lança un affranchi.

— En effet, il y a une certaine ressemblance, ajouta un autre.

Chacun se mit de nouveau à m'observer attentivement ; je n'avais d'yeux que pour la belle Poppée. Soudain, Néron trancha :

— C'est vrai, dit-il à Poppée, c'est vrai qu'il te ressemble. Se tournant vers Secundus il ajouta :

— Tu ne nous avais pas menti mon ami, il ressemble à Poppée.

À peine ces paroles prononcées, plus aucun doute n'était permis et tout autour de l'Empereur on n'hésitait plus à qualifier ma ressemblance de spectaculaire.

— Combien me le cèdes-tu ? lança Néron à Secundus.

— Très bon et très grand César, répondit-il, il est à toi : tout ici est à toi, nous t'appartenons, tous, pour notre plus grand bonheur. En l'acceptant, en le prenant, c'est moi que tu honores.

— Il n'est pas coupé, observa l'affranchi qui m'avait examiné de plus près.

— Nous avons tous nos faiblesses, rétorqua Secundus en caressant le torse d'un jeune danseur d'une vingtaine d'années, la mienne se trouve ici, ajouta-t-il en laissant glisser sa main sur les reins du jeune homme.

Néron se mit à rire en levant sa coupe en l'honneur de la magnificence et du savoir-vivre de Secundus. Puis, d'un simple signe de sa main, l'Empereur ordonna qu'on m'emmène jusqu'à son palais.

Le soir même, j'étais déplacé d'une cossue villa à un palais ; celui que chaque jour j'admirais depuis les fenêtres de la maison de Secundus. Perché sur la colline du Palatin, l'habitat impérial semblait surveiller la Ville, mais c'était en réalité la Ville qui surveillait le Palatium³. J'entrais par la porte de service, celle réservée aux esclaves, pour être remis entre les mains de deux servantes. Elles m'examinèrent et me firent prendre un bain avant de m'étudier à nouveau. Je fus parfumé et vêtu d'une simple chemise de soie, aux manches desquelles pendaient de petites clochettes. Je m'en amusais aussitôt en les faisant retentir. Une femme d'âge mûr apparut. Elle semblait importante pour que les deux servantes la saluent avec crainte. Elle m'inspecta à son tour et me fit signe de la suivre. Elle se nommait Ursina et fut autrefois la nourrice de Poppée. Désormais, elle était la principale affranchie de l'Impératrice. Son visage fin et allongé, sa grande taille et ses cheveux noirs tirés en arrière en une seule natte complétaient la nature austère et sévère qu'elle affichait en permanence. Silencieux, je la suivis jusqu'à l'étage supérieur, où la soie, les tapis et les bustes trônent en abondance. Ursina ouvrit une épaisse porte à deux battants derrière laquelle s'agitait tout un groupe de femmes piailleuses et rieuses. Elles cessèrent leurs jacasseries aussitôt qu'Ursina apparut. Au bout de la pièce se tenait la belle Poppée, à moitié allongée sur une banquette, les jambes repliées. Ursina me poussa

3 Ensemble constituant le palais impérial.

en avant ; j'avancai. Seul, au milieu du parfum enivrant des femmes, dans le chant de leur murmure, j'approchai de cette lumière blonde, rassurante, lorsque Poppée me fit signe de stopper ma marche et lança aux femmes qui l'entouraient :

— Alors ! Qu'en pensez-vous ?

Aussitôt ma vision fut obscurcie par un amas de robes colorées s'ingéniant à m'examiner de plus près, j'accasant et commentant. Jamais encore je n'avais été au centre d'autant d'attentions. La sensation étrange d'être important m'envahit.

Les femmes de la cour de Poppée me reluquèrent de haut en bas, ponctuant leur inspection de quelques exclamations : « Quelle ressemblance ! Impressionnant ! » pour les plus convaincues ; « un peu ! oui, il y a quelque chose ! » pour les plus sceptiques. Elles finirent par conclure que la ressemblance était bien là. Moi qui n'avais été éduqué et connu que par des hommes, ce rassemblement féminin, frénétique et bruyant, me fis l'effet de matrones sur un marché et seule Poppée, blanche et silencieuse, belle et souriante, me rassurait. J'ignorais ce que ces femmes attendaient de moi ; fallait-il que je danse, que je serve où qu'on m'use ? Ma seule présence semblait contenter ces dames et Poppée souriait en me regardant. Je restais debout, immobile. On m'admira, certaines me palpèrent, puis enfin, elles décidèrent de me faire parader. Je dus danser, chanter et réciter quelques vers appris pour les banquets de Secundus. On me fit taire aussitôt et l'on m'assit dans un angle discret de la pièce d'où je pouvais admirer

la Maîtresse de maison comme une déesse entourée de ses dévotes.

Très vite je devins une attraction, la journée à la cour de Poppée. La nuit j'étais redescendu au sous-sol, humide et froid, du palais, ou dorment parfois entassés des centaines d'esclaves. Par chance, je partageais avec trois autres puerri une des rares cellules avec une petite fenêtre. Le matin je gravissais à nouveau le marbre des escaliers, entre deux esclaves chargées de m'habiller, me coiffer et me poudrer à l'identique de Poppée. J'apparaissais dans les salons dorés, entre les couloirs aux teintures bucoliques, comme la réplique miniature de la belle concubine de Néron. Je fus surnommée « Poupa » et l'on m'exhibait à côté de ma maîtresse, dans sa litière, à ses pieds durant les banquets où les rencontres officielles. Je devais me taire et parader, simplement exister sous le regard attentif et sévère d'Ursina. Ce fut elle qui m'enseigna mes devoirs. J'étais une Princesse le jour, une femme admirée et la nuit, je n'étais qu'un esclave noyé dans la masse servile des sous-sols, un enfant inspirant la pitié. Il me pressait chaque nuit que le jour apparaisse pour enfin redevenir femme.

Très vite, et avec l'aide d'Ursina, je parvins à déchiffrer les souhaits de Poppée à la manière dont elle agitait la main gauche. Je comprenais si je devais m'éclipser ou au contraire l'accompagner. Jamais elle ne s'adressa autrement à moi. Le mouvement de ses doigts me suffisait amplement.

L'avantage de posséder la transparence d'un esclave et l'innocence d'un enfant, me permit d'assister, dans la plus

complète indifférence de ma Maîtresse, à bien des conversations, des disputes, des complots et des coucheries. Laisse dans un angle discret des pièces, comme une poupée inerte, un bibelot sur un meuble, je regardais battre en tous sens le cœur du palais. La plupart des soirs, Poppée rejoignait Néron dans sa chambre. Elle en revenait, soit radieuse le lendemain matin, soit en pleurant quelques instants à peine après s'y être rendu. Dans ce dernier cas, c'était aussitôt Ursina qui accourait la consoler. L'éternelle nourrice séculière prenait dans ses bras l'enfant qu'était restée Poppée, la rassurant et la conseillant. Ma Maîtresse formulait de nombreuses plaintes contre Néron et particulièrement celle de n'être aux yeux de Rome qu'une concubine, voir même pour certains une usurpatrice. Le Jeune Prince était en effet marié à la fille de son prédécesseur, l'Empereur Claude. Il avait à peine treize ans lorsque, contraint par sa mère Agrippine, il dut épouser cette jeune fille d'un an sa cadette. Cette union ne fonctionna jamais. Néron la détestait et la trouvait fade, sans intérêt, mais il craignait par-dessus tout l'autorité de sa mère et tant que cette dernière était en vie, il n'osait pas se séparer d'Octavie. Désormais débarrassé d'Agrippine, Néron envisagea la répudiation de son épouse légitime, mais il se heurta aussitôt à l'opinion publique, considérablement favorable à Octavie⁴, descendante de Marc-Antoine et de Drusus Germanicus, plutôt que cette Poppée, considérée par les Romains comme une opportuniste de petite noblesse. Néron était tiraillé entre l'opinion de Rome et celle de sa concubine. Cette dernière bouillait d'impatience et

4 Voir *Le lit de Messaline* (E. Mangin) Edt Héraclite.

persécutait son impérial amant pour qu'il se décide à répudier Octavie. Elle lui reprochait bien souvent, en privé, sa faiblesse, ses craintes de l'avis de grincheux sénateurs.

— Est-ce toi le Maître du monde ? lança-t-elle à Néron, un soir d'une de leurs nombreuses disputes au sujet d'Octavie ; est-ce toi ou ces vieillards cupides ? Est-ce toi l'Empereur ou est-ce l'opinion d'un peuple crasseux et inculte ? Cela n'aura donc servi à rien que tu fasses assassiner ta mère ?

— Tais-toi ! hurla soudainement Néron en prenant un air menaçant, j'ai interdit qu'on parle de ma mère.

Il tourna son regard effrayé, à droite, à gauche, comme s'il soupçonnait une présence invisible, avant de fixer à nouveau Poppée et d'ajouter sur un ton sévère :

— Jamais plus, tu m'entends, jamais plus tu ne parleras d'elle.

Ces disputes étaient fréquentes, elles se terminaient parfois par des insultes et des objets que les deux concubins se jetaient à la figure. D'autres fois elles se soldaient par de longues étreintes amoureuses, auxquelles il m'arrivait d'assister. Ce soir-là, la dispute tourna au lancer de bibelots. Poppée courut se réfugier, en larmes, dans sa chambre où l'attendaient les bras de sa nourrice. De mon angle discret, j'entendais l'une se plaindre, l'autre la rassurer.

— Il m'a menti, jamais il ne m'épousera, il a bien trop peur de répudier une Claudii, sanglotait Poppée contre la poitrine d'Ursina.

— Il le fera, sois-en certaine, il répudiera Octavie, affirmait la nourrice, laisse-lui du temps.

— Du temps ! s'exclama Poppée, cela fait bientôt trois années que j'attends, trois années qu'il me promet de m'épouser.

— Patience ! patience ! lui murmura Ursina, tu dois être patiente ; ne vois-tu pas tous les efforts de Néron pour t'épouser ? Il a fait exécuter ta principale opposante, sa mère, les autres vont suivre. Cela fait des mois qu'il ne sollicite plus l'avis de Sénèque, même au sénat. Cet austère n'apparaît plus et, crois-moi, ceux de la Curie qui le tenaient pour important révisent leur jugement à son sujet. Quant au chef des cohortes, Burrus, ce vieux romain qui avait la prétention de défendre les intérêts d'Octavie, figure-toi qu'il est sur le point de mourir. Ses esclaves m'ont affirmé que sa gorge a tellement gonflé qu'il ne peut plus ni boire ni manger. Avant les Ides⁵, il ne fait aucun doute que Burrus mourra.

Le lendemain Burrus mourait au terme d'atroces souffrances. Une nouvelle ère s'ouvrait à Néron, celle où enfin il pourrait gouverner. La disparition de ce vieux romain moraliste que lui avait autrefois imposé sa mère, fut accueillie autant par Poppée que par le Jeune Prince comme un soulagement. Ils le savaient malade et l'estime que ce préfet de cohortes possédait auprès des prétoriens imposait à Néron d'attendre patiemment sa mort.

Depuis son plus jeune âge, Néron avait une faiblesse pour les arts, le chant, la poésie, la musique. Outre sa pas-

⁵ Quinzième jour des Mois Romains.

sion pour les courses de chars, il dut sans cesse cacher ses penchants pour ses activités réservées aux esclaves. Désormais libéré des vieux restes qu'Agrippine avait dressés autour de lui afin de le maintenir dans la norme princière, Néron était bien décidé à faire profiter son entourage de ses dons lyriques. C'était pour lui plus qu'une occupation, il travaillait des heures sa cithare, sa voix, ses poésies et se produisait parfois, en privé, durant certains banquets. Mais à mesure que disparaissaient les ennemis des arts scéniques, ses concerts privés devinrent de plus en plus ostentatoires. À peine après la mort de sa mère, le Jeune Prince se fit inscrire à un concours de cithare, scandalisant les sénateurs et amusant le peuple, curieux de voir un Empereur jouer à l'esclave. Peut-être n'était-ce que pour satisfaire ses ambitions de gloire artistique que Néron fit assassiner sa mère ? Toujours était-il que la vieille garde de l'empire fondait comme neige au soleil. Restait le plus coriace d'entre tous, le plus influent aussi, Sénèque. Bien que ce dernier s'éloignât des affaires et du palais, prétextant le droit à la retraite, il était trop ambitieux pour rester inactif. Le peu que j'eus à croiser Sénèque, je lus dans son regard le mépris et le dégoût. Il me qualifia de monstre. On m'assura pourtant qu'il appréciait les enfants, mais qu'il les préférait plus jeunes, six ou sept ans, et je ne devais pas être à son goût, d'autant qu'il détestait Poppée et elle le lui rendait bien. En perdant Burrus, Sénèque perdait son meilleur allier et Néron accepta aussitôt sa demande de retraite. Mais le Sénateur était certain d'avoir été élu pour tenir un rôle essentiel et son retrait des affaires laissa le Jeune Prince sceptique. Je ne saurais dire si la sagesse de

cet homme était aussi immense que certains le prétendent ; une chose était sûre, ce qui était immense chez lui, c'était sa richesse, on le disait plus riche que l'Empereur.

Pour remplacer Burrus, Néron choisit deux préfets de cohortes, Rufus et Tigellin. Ces derniers, jeunes et convaincus des talents multiples d'un Maître à qui ils devaient tout, finiront par organiser les exhibitions artistiques du Prince. Plus particulièrement Tigellin dont les flatteries gagnaient l'amitié et la proximité de Néron.

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Tigellin. Ce dernier parut stupéfait en me voyant, il ne me quittait plus des yeux. Ce jour-là, j'accompagnais ma Maîtresse venue féliciter le nouveau chef des cohortes. Il se trouvait dans l'atrium du palais au côté de Néron et dès notre apparition, Tigellin resta bouche bée en me voyant, copie vivante, miniature, de la belle Poppée. Sa surprise était si visible que le Jeune Prince s'en étonna :

— Eh bien ! Si mon nouveau préfet de cohorte se trouble face à si peu, j'ai de quoi m'inquiéter.

— Qui est-ce ? interrogea Tigellin.

— Rien, répondit Néron, c'est le nouveau jouet de Poppée ; c'est la poupée de Poppée, ajouta-t-il, amusé par ses bons mots.

— Trouves-tu qu'elle ressemble à Poppée ? Demanda Néron en riant.

— Je ne sais pas, répliqua le chef des cohortes avec nonchalance et sans me quitter des yeux.

L'empereur, constatant combien le préfet m'aimantait du regard, lança :

- Je ne savais pas que tu aimais les garçons.
- Moi non plus, répondit Tigellin.

Puis soudain, réalisant ce que le Jeune Prince venait de lui avouer, le chef des cohortes écarquilla les yeux et presque confus, demanda :

- C'est un mâle ?

À cet instant, il laissa apparaître, entre sa barbe fournie, un large sourire, éclairant ses sourcils noirs d'un regard malicieux. Ainsi figé, debout, les bras ballants le long de sa cuirasse, son rustre et grossier visage habituellement sévère devint béat, lui occasionnant l'air simplet et inoffensif. Tigellin n'était pas beau, il me faisait penser à certains hommes qu'autrefois je connus chez mon ancien Maître, mais lui ne me répugnait pas. La faiblesse qu'il affichait me rassura. Étrangement, cet homme, dont la réputation de sévérité et de rudesse n'était plus à faire, me fit l'effet d'un chien fou, rendu docile par la promesse d'une main pour le caresser.

Quelques jours plus tard, dans les couloirs du palais, je croisais à nouveau Tigellin et, bien que je fusse aux côtés de ma Maîtresse, il me sourit et me demanda mon nom. Surprise et quelque peu vexée qu'il ne s'adresse pas à elle, Poppée me tira en arrière pour me plaquer contre son ventre, sa poitrine. Je sentis les mains chaudes et protectrices de ma Maîtresse, comme une barrière empêchant